

RANIERO CANTALAMESSA



Le regard
de la
Miséricorde

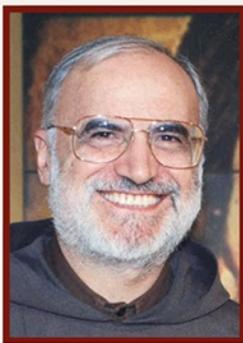
EdB

Au commencement était l'amour, pas la miséricorde !
L'irruption du péché a révélé une expression particulière de l'amour de Dieu, à savoir sa miséricorde.

En s'appuyant sur différents passages de la Parole de Dieu, l'auteur nous propose une méditation sur la miséricorde de Dieu et les moyens par lesquels elle nous rejoint, en particulier dans les sacrements de l'Église. Il nous invite ensuite à réfléchir sur les « œuvres de miséricorde » et sur le devoir de l'Église d'être miséricordieuse envers les pécheurs, comme l'était Jésus.

Puissante et précise, la parole du père Cantalamessa nous immerge dans le cœur du mystère qui a changé le destin des hommes et nous conduit à regarder la miséricorde d'abord comme un don, puis comme un devoir et, mieux encore, une dette.

Car la beauté du Christ est précisément sa miséricorde et c'est elle qui sauvera le monde.



*Le père **Raniero Cantalamessa**, capucin, est docteur en théologie et en lettres classiques. Il a été Professeur d'Histoire des origines chrétiennes à l'Université Catholique de Milan et membre de la Commission Théologique Internationale. Depuis plusieurs années, il se consacre à la prédication dans différents pays du monde, avec une sensibilité œcuménique particulière. Depuis 1980 il est Prédicateur de la Maison Pontificale.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Fils et l'Esprit ainsi qu'avec les hommes et les anges qu'il a créés. Dans la première série de relations, celles inhérentes à sa vie intime, avec le Fils et l'Esprit, toute forme de douleur est absente ; leur unité parfaite d'amour et de vie exclut toute forme de douleur.

Mais le Père n'est pas seulement père du Fils et source de l'Esprit ; il est aussi créateur de l'univers, à la tête duquel il a placé l'homme. Il est entré avec lui dans une relation libre d'amour et de communion, à l'image de la relation qu'il a avec son Fils. Il entre dans cette relation avec toute sa gloire et tout son amour. Le lien que le Père a donc avec l'univers l'implique jusqu'à l'intime avec toute sa personnalité. C'est dans cette relation même que s'inscrit la douleur.

Le dessein créateur du Père ne peut en effet s'accomplir sans la collaboration et la libre adhésion de l'homme. Lorsqu'il refuse, l'homme touche au cœur les trois personnes divines, leur volonté de communion d'amour avec lui. D'où la douleur engendrée par le refus de l'homme de se laisser impliquer par leur amour et leur sainteté. La douleur, nous le voyons, n'est pas diminution ou perte de vitalité en Dieu, mais est l'unique modalité par laquelle sa plénitude de vie et d'amour face au refus de l'homme s'exprime.

Ce qui se passe pour Dieu est comparable à ce qui arrive chez une femme qui a un intense désir de maternité mais qui, à cause d'un empêchement physique ou du refus de son mari, ne peut devenir mère. Le tourment intime qui l'étreint provoque alors une frustration de son vif désir de maternité ! De la même façon, lorsque l'homme refuse d'obéir à son Dieu et de l'aimer, il met un frein à son très intense désir de faire participer l'homme à sa gloire.

Cette dernière image nous aide à comprendre quelques-uns des plus beaux – et plus forts – textes de l'Ancien Testament sur la

miséricorde de Dieu. On y voit la réaction de Dieu face à l'infidélité de son peuple, comparable au sentiment viscéral d'amour/douleur qu'éprouve une femme face à la rébellion ou à la disgrâce de sa créature.

« Éphraïm n'est-il pas pour moi un fils précieux, n'est-il pas un enfant de délices, puisque son souvenir ne me quitte plus chaque fois que j'ai parlé de lui ? Voilà pourquoi, à cause de lui, mes entrailles frémissent ; oui, je lui ferai miséricorde – oracle du Seigneur¹⁶. »

Le terme qui se traduit par « l'intime », « le cœur » ou « les entrailles » en hébreu, c'est *rahāmim*, qui dérive de *reḥem*, désignant le sein de la mère. C'est l'amour douloureux identique à celui qu'éprouve Jérémie lui-même dans l'imminence du malheur qui va s'abattre sur son peuple :

« Oh ! Mes entrailles ! Mes entrailles ! Au fond de moi, je me tords de douleur. Mon cœur gémit en moi, je ne peux pas me taire. Ô mon âme, tu as entendu l'appel du cor, le cri de guerre¹⁷. »

C'est comme si Dieu acceptait de souffrir lui-même des conséquences du péché de son peuple, préfigurant ainsi ce qui adviendra sur la croix. Le peuple – lit-on dans Osée – est dur à se convertir ; plus Dieu attire les hommes à lui, moins ils comprennent et plus ils se tournent vers les idoles. Que doit donc faire Dieu ? Les abandonner ? Dieu parle à son prophète de son dilemme intime, de cette espèce de « faiblesse » et d'impotence qu'il a, à cause de son amour viscéral pour sa créature. Dieu éprouve un « coup au cœur » à l'idée que son peuple puisse être détruit :

« Mon cœur se retourne contre moi ; en même temps, mes entrailles frémissent [...] je suis Dieu, et non pas homme : au milieu de vous je suis le Dieu saint, et je ne viens pas pour exterminer¹⁸. »

Dans de pareilles circonstances, un homme donnerait libre cours à l'ardeur de sa colère et généralement il le fait, mais Dieu

jamais, car il est « saint », il est différent ; et même si nous lui sommes infidèles, il demeure fidèle car il ne peut se renier lui-même¹⁹. Face aux créatures humaines, Dieu se trouve dépourvu de toute capacité, non seulement coercitive, mais aussi défensive. Si l'être humain choisit d'empêcher son acte d'amour, d'empêcher qu'il se fasse créateur en lui, Dieu n'interviendra pas d'autorité pour s'imposer à lui. Il ne pourra que respecter, dans une infinie mesure, le libre choix de l'homme. On pourra le rejeter, l'évincer, il se laissera faire, il ne se défendra pas. Ou mieux, sa façon de se défendre et de défendre les hommes contre leur propre anéantissement sera d'aimer encore et toujours, éternellement.

Voilà. La piscine ou, mieux, l'abîme du mystère, s'ouvre devant nous. Il ne nous reste plus qu'à nous y jeter, pleins de stupeur et de gratitude.

² SAINT BERNARD, *Homélies sur le Cantique des Cantiques*, 83, 4-6, Desclée, Paris, 1979, p. 159.

³ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I, q. 5, a. 4, ad 2.

⁴ Prières de SAINTE CATHERINE DE SIENNE, maxencecaron.fr/wp-content/uploads/2010/09/dialogue-et-oraisons.pdf.

⁵ SAINT IRÉNÉE DE LYON, *Adversus Haereses*, IV, 20, 7.

⁶ SAINT ATHANASE, *De incarnatione*, 3 et 11 (PG 25, 101, 116).

⁷ Ep 1, 4-5.

⁸ N. CABASILAS, *La vie en Christ*, VI, 2 (PG 150, 645).

⁹ ORIGÈNE, *Homélies sur Ezéchiël*, 6, 6 (SCh 352).

¹⁰ Cf. « Théologie, christologie, anthropologie », 1981, dans www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/cti_documents/rc_cti_index-doc-pubbl_fr.html.

¹¹ Cf. Gn 6, 7.

¹² Encyclique *Dominum et vivificantem*, n° 39.

¹³ E. ZOLLI, *Avant l'aube : Autobiographie spirituelle*, FX de Guibert, Paris, 2002.

¹⁴ H. MÜHLEN, « Das Herz Gottes. Neue Aspekte der Trinitätslehre », dans *Theologie und Glaube*, n° 78, 1988, p. 141-159.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*publicains et quelqu'un de riche*⁵⁵ », pour mieux le voir, monte sur un arbre, le long du parcours du cortège (à l'entrée de Jéricho on nous montre encore aujourd'hui un vieux mûrier qui serait celui de Zachée !). Et voilà la suite :

*« Arrivé à cet endroit, Jésus leva les yeux et lui dit : “Zachée, descends vite : aujourd'hui il faut que j'aie demeuré dans ta maison.” Vite, il descendit et reçut Jésus avec joie. Voyant cela, tous récriminaient : “Il est allé loger chez un homme qui est un pécheur”*⁵⁶*. »*

Ses concitoyens méprisaient Zachée parce qu'il se compromettait avec l'argent et avec le pouvoir, et peut-être aussi parce qu'il était de petite stature ; pour eux, Zachée n'était qu'« un pécheur ». Jésus de son côté va lui rendre visite chez lui ; il laisse la foule d'admirateurs qui l'a accueilli à Jéricho et va tout seul chez Zachée. Il fait comme le Bon Pasteur qui laisse ses quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller chercher la centième qui est égarée. Pour lui, Zachée est avant tout « un fils d'Abraham ».

Le dimanche où l'on lit ce passage de l'Évangile (le XXXI^e du temps ordinaire de l'année C), un passage sur la « compassion de Dieu » nous est offert comme clé de lecture :

*« Pourtant, tu as pitié de tous les hommes, parce que tu peux tout. Tu fermes les yeux sur leurs péchés, pour qu'ils se convertissent. Tu aimes en effet tout ce qui existe, tu n'as de répulsion envers aucune de tes œuvres*⁵⁷*. »*

Jésus se comporte donc à l'image de Dieu, qui accueille, soit les rejetés du système politique – les pauvres et les opprimés – soit ceux qui sont repoussés par le système religieux, c'est-à-dire les païens, les publicains, les prostituées. Celui qui n'accepte pas cette façon de faire de Dieu s'exclut lui-même du salut ; voulant discriminer à tout prix, il se discrimine lui-même. Ainsi vu, l'épisode de Zachée nous apparaît comme la parabole

du publicain et du Pharisien en vrac dans la réalité. Dieu justifiait là le publicain repentant et renvoyait le Pharisien les mains vides ; Jésus apporte ici le salut chez Zachée et laisse murmurer dehors les bien-pensants orgueilleux de Jéricho.

Entrons donc avec Jésus chez Zachée pour entendre la fin de l'histoire :

« Zachée, debout, s'adressa au Seigneur : "Voici, Seigneur : je fais don aux pauvres de la moitié de mes biens, et si j'ai fait du tort à quelqu'un, je vais lui rendre quatre fois plus." Alors Jésus dit à son sujet : "Aujourd'hui, le salut est arrivé pour cette maison, car lui aussi est un fils d'Abraham. En effet, le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu"⁵⁸. »

C'est la miséricorde (et non le reproche) qui opère le miracle

Arrêtons-nous ici pour réfléchir un peu sur cet épisode. Il y avait quantité de raisons pour lesquelles les publicains étaient méprisés par le peuple. C'était des gens aisés et sans scrupule. D'où la haine et la jalousie suscitées chez les gens accablés par les impôts.

Zachée, chef des publicains, a entendu parler de Jésus comme étant un prophète différent des autres, c'est pour cela qu'il veut le rencontrer. Il y a certainement en lui quelque chose de plus qu'une simple curiosité ; un réel intérêt, même s'il ne peut s'agir encore de penser à un désir de conversion, même embryonnaire. Mais Zachée est de petite stature, il ne voit rien. Il grimpe à l'arbre. Jésus arrive et lève les yeux (d'après beaucoup de récits dans l'Évangile, il semble que les yeux de Jésus eussent un pouvoir miraculeux, ils parlaient davantage même que ses paroles) et il l'appelle par son nom.

Nous nous attendrions à ce qu'avant de lui offrir le pardon, il exige de lui les cinq conditions requises généralement pour

pouvoir obtenir la rémission des péchés : un examen de conscience, le repentir, une ferme détermination à ne plus pécher, l'accusation de ses péchés et la pénitence. Et là, rien ! Jésus dit : « *Zachée, descends vite : aujourd'hui il faut que j'aie demeuré dans ta maison.* » Il s'agit d'une chose urgente, il faut agir vite. Il veut s'arrêter chez Zachée, non pas seulement passer devant chez lui pour voir où il habite ; il veut entrer, s'arrêter un peu, partager un repas, peut-être même y passer la nuit.

Jésus se compromet ouvertement et dangereusement, et risque par là même de devenir impur lui-même. Nous connaissons la résistance de Pierre à entrer chez le centurion Corneille pour ne pas être souillé⁵⁹. Il est donc naturel que la chose suscite un scandale. Il se rend chez un pécheur, et ne lui pose aucune condition préalable, il ne lui demande pas de se purifier, de se « mettre en règle » avec la Loi ; il ne lui demande pas de quitter sa profession infamante, ni de revenir et de faire pénitence.

Zachée a cependant pu lire dans le regard de Jésus le même amour qu'ailleurs il adresse au jeune homme riche⁶⁰. Et c'est ce regard qui l'a bouleversé. Et c'est plus que suffisant pour combler Zachée d'une joie extraordinaire. Il accueille cette présence qui lui adresse un tel amour inconditionnel ; il se laisse traverser par cet amour. Et c'est précisément grâce à cet amour qu'il se sent revivre, qu'il se sent redevenir humain. Il ne sent plus peser sur lui la chape qui ne le quittait pas, même quand il traitait avec ses propres collègues et subalternes.

Zachée a immédiatement compris. S'il voulait que cet amour fût pour lui vivant et source de vie, il devait le laisser inonder toute sa vie, il devait le laisser influencer toutes ses relations avec les autres êtres humains. Et voilà que spontanément, sans que Jésus lui ait demandé quoi que ce soit, Zachée annonce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et sans lui), mais il est venu *créer* les justes. Comme le dit l'apôtre Paul dans son Épître aux Romains :

« Il n'y a pas de différence : tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu et ils sont justifiés par la faveur de sa grâce en vertu de la rédemption accomplie dans le Christ Jésus. Dieu l'a exposé, instrument de propitiation par son propre sang moyennant la foi⁷⁴. »

Jésus ne nie pas qu'il existe avant lui une certaine justice, « la justice que peut donner la Loi⁷⁵ » ; il reconnaît volontiers cette justice chez les Pharisiens qu'il continue à nommer, sans ironie, « les justes ». Il veut simplement leur expliquer que cette justice ne suffit pas à sauver car elle ne peut donner la vie. Elle ne devait servir qu'à faire « désirer la grâce » et la reconnaître le moment venu. Si le but n'est pas atteint, elle devient une pseudo-justice, une justice qui perd au lieu de sauver. Ce fut bien là le drame des opposants au Christ ; l'Apôtre dit d'eux tristement que « *méconnaissant la justice de Dieu, ils ont cherché à établir la leur propre⁷⁶* ». ».

Nous voyons tout cela dans la vie de Matthieu. Sa rencontre avec le Christ, de « *publicain et pécheur* » a fait de lui « *un juste* » et par là même a fait de lui un être nouveau, un apôtre du Christ. S'il était resté receveur d'impôts, le Caravage (pour nommer la moindre de ses gloires) ne se serait pas intéressé à lui, le monde ne saurait pas qu'un certain Matthieu, dit aussi Lévi, a existé.

Miséricorde et sacrifice

Il nous reste à clarifier un point encore obscur. À la lumière de ce que nous avons dit, quel sens a la phrase d'Osée, reprise par le Christ : « *c'est l'amour qui me plaît et non les sacrifices⁷⁷* » ? Peut-être que tout sacrifice et mortification sont inutiles et qu'il suffit d'aimer pour que tout soit bien en place ? Il ne manque

pas d'interprétations de ce type, et c'est souvent enseigné ainsi. De là, on peut en arriver à rejeter tout l'aspect ascétique du christianisme, comme étant le résidu d'une mentalité afflictive⁷⁸ ou manichéenne, aujourd'hui dépassée.

Là encore, une question inquiétante fournit l'occasion de faire une découverte éclairante. Il faut remarquer avant tout un profond changement de perspective dans le passage d'Osée au Christ. Chez Osée, la parole se réfère à l'homme et à ce que Dieu attend de lui. Dieu requiert de l'homme amour et connaissance, et non pas sacrifices extérieurs et holocaustes d'animaux. Dans la bouche de Jésus, la parole se réfère plutôt à Dieu. L'amour dont il parle n'est pas celui que Dieu attend de l'homme, mais celui qu'il donne à l'homme. « *C'est l'amour qui me plaît et non les sacrifices* » veut dire : je veux faire œuvre de miséricorde, non pas condamner. Son équivalent biblique serait ce que nous trouvons chez Ezéchiel : « *Je ne prends pas plaisir à la mort du méchant, mais à la conversion du méchant qui change de conduite pour avoir la vie*⁷⁹. » Dieu ne veut pas « sacrifier » sa créature, il veut la sauver.

Ce sont aussi ces précisions qui nous permettent de mieux comprendre la parole d'Osée. Dieu ne souhaite pas le sacrifice « à tout prix » comme s'il se réjouissait de nous voir souffrir ; il ne souhaite pas non plus le sacrifice fait pour établir des droits et des mérites devant lui, ou par un sens du devoir mal compris. Il veut par contre le sacrifice qui est requis de son amour et de l'observance de ses commandements. « On ne peut vivre dans l'amour sans souffrance⁸⁰ », dit *l'Imitation de Jésus-Christ* et l'expérience de chaque jour le confirme. Il n'y a pas d'amour sans sacrifice. Paul nous exhorte en ce sens à faire de toute notre vie « *une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu*⁸¹. »

Le sacrifice et la miséricorde sont tous deux de bonnes choses,

mais ils peuvent, l'un comme l'autre, devenir mauvais, s'ils sont mal ajustés. Ce sont de bonnes choses si (comme l'a fait le Christ) on choisit le sacrifice pour soi et la miséricorde pour les autres ; ils deviennent tous deux mauvais si on fait le contraire et qu'on choisit la miséricorde pour soi et le sacrifice pour les autres. Si l'on est indulgent envers soi-même et rigoureux envers les autres, prompts à nous excuser nous-mêmes et rapides à juger les autres. N'avons-nous vraiment rien à revoir, à ce sujet, dans notre conduite ?

Nous ne pouvons conclure le commentaire de l'appel de Matthieu sans avoir une pensée affectueuse et reconnaissante envers l'évangéliste qui nous accompagne si souvent, par son Évangile, au cours de l'année liturgique. Faisons-le avec quelques vers de Paul Claudel qui lui sont consacrés (même si le poète sait que le symbole traditionnel pour représenter Matthieu est l'ange, il dit préférer pour lui celui du bœuf) :

« C'est Matthieu le publicain
qui eut cette idée le premier,
Sachant la force d'un écrit,
de coucher en noir sur le papier
Jésus, exactement ce qu'Il a dit
et ce que nos yeux ont vu.
C'est pourquoi retrouvant l'ancien outil
qui servait jadis à ses calculs,
Consciencieux, tranquille, imperturbable,
comme un bœuf,
Il commence lentement à labourer
son grand champ de papier neuf.
Il fait son sillon, revient, prend l'autre,
afin que rien ne soit omis,
Ce que sa mémoire lui offre
et ce que dicte le Saint-Esprit,
Non point pour un temps seulement,
mais pour toute l'Église indivisible⁸²... »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

problèmes dans leur mariage. Quelqu'un pourrait avoir « tous ses papiers » en règle : nullité du précédent mariage confirmée, nouveau mariage à l'Église, et continuer à s'approcher de l'Eucharistie pour sa propre condamnation. Parce qu'il ne s'est jamais vraiment examiné et soumis au jugement de Dieu et de sa conscience ; n'a jamais assumé sa part de responsabilité dans l'échec du premier mariage, mais a fait retomber toute la faute sur son conjoint, voire en le dénigrant par tous les moyens aux yeux des autres ; n'a jamais médité sur la souffrance et le dommage infligé à ses enfants, les privant de leur père ou de leur mère ; n'a jamais dit ce que dit David après avoir pris la femme d'un de ses soldats : « *Pitié pour moi, ô Dieu, en ta bonté... Car mon péché, moi, je le connais, ma faute est devant moi sans relâche... Ce qui est coupable à tes yeux, je l'ai fait*⁹⁶. »

Le modèle évangélique

L'exemple du Christ que nous avons illustré dans toutes les situations présentées jusqu'ici – Zachée, la femme adultère, Matthieu, la pécheresse, la Samaritaine – nous dit quelque chose que nous ne devons jamais oublier. Un vrai changement du cœur ne pourra se produire que si, avant tout, cet homme ou cette femme aura auparavant découvert qu'il ou elle est aimé(e) pour lui-même, qu'il ou elle est précieux (se) aux yeux de Dieu qui, quelles que soient les circonstances, ne cessera jamais de l'aimer. Voilà la plus belle tâche de l'Église et la meilleure façon de prêcher la miséricorde. Il suffit pour s'en convaincre de regarder une nouvelle fois comment Jésus se comporte au cours de sa vie. Quel modèle, quelle loi, pourront faire autorité plus que son exemple ?

Jésus va à la rencontre des pécheurs, des individus qui se trouvent dans une situation contraire à la Loi. Comment avons-

nous vu qu'il se comporte ? Élève-t-il des barrières infranchissables entre lui et eux ? Leur impose-t-il des conditions dont il sait qu'ils ne pourront les observer ? Les décourage-t-il par son intransigeance ? Non ! Il leur demande à boire, il leur confie son secret le plus intime, il s'assied à leur table. Ce n'est qu'après qu'il parviendra à leur révéler les exigences de l'amour.

Il est donc possible de rêver d'une Église qui redevienne plus explicitement et plus courageusement évangélique, à l'ombre du Christ, sans peur de se montrer en compagnie des pauvres et des pécheurs, sans peur de ne pas être toujours comprise. Pensons en particulier à toutes ces femmes et ces hommes blessés, dont l'amour s'effrite, des hommes et des femmes qui cherchent à « refaire leur vie ». Ils auraient tous besoin de sentir Dieu proche, d'être convaincus, dans l'intimité de leur être, qu'ils ne doivent jamais désespérer, parce que le Père céleste lui-même ne cesse jamais d'avoir confiance en eux. Et s'ils s'étaient trouvés sur le chemin parcouru par Jésus, comme Zachée et la Samaritaine, il se serait invité lui-même à leur table !

Au cours de la retraite qu'il avait prêchée en présence du saint pape Jean-Paul II, au cours de l'année jubilaire 2000, le cardinal vietnamien François-Xavier Van Thuan, héroïque témoin de la foi, qui avait vécu treize ans dans les prisons communistes de son pays, dont la majorité en isolement complet et dans des conditions inimaginables, prononça des paroles qui acquièrent un sens particulier si on les réécoute au cours de l'année jubilaire de la miséricorde :

« Je rêve d'une Église qui soit une "Porte Sainte" toujours ouverte, qui embrasse chacun, remplie de compassion, qui comprenne les angoisses et les souffrances de l'humanité, qui protège, console, et guide toute créature humaine vers la tendresse du Père⁹⁷. »

- 90 Jn 4, 5-42.
- 91 Hymne *Ave Verum*.
- 92 Cf. 1 Co 7, 15.
- 93 *Code de Droit canon*, 1143-1147.
- 94 Concile Vatican II, *Dignitatis humanae*, n° 2 *sqq.*
- 95 1 Co 11, 28-29.
- 96 Ps 51, 5-6.
- 97 F.-X. VAN THUAN, *Témoins de l'espérance*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel, 2000.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus obtus, que le Père est resté inerte et sans rien attendre pendant le temps entre la mort et la résurrection de Jésus ? Lorsqu'elle eut lieu, la résurrection de Jésus produisit chez le Père une joie démesurée, bien plus grande que si Jésus n'était jamais mort ni n'avait ressuscité. Il en est de même pour la brebis et pour le fils.

Je disais plus haut que nous ne savons pas de quoi est faite l'espérance de Dieu ; mais il nous suffit de savoir que Dieu attend quelque chose de nous pour ne pas nous laisser tranquilles, pour mettre des ailes à notre cœur. Nous pouvons combler (ou laisser sans réponse) une attente de Dieu ! Dans un de ses romans, Dostoïevski décrit une petite histoire qui a tout l'air d'une scène vue de ses propres yeux. Une paysanne tient dans les bras son petit garçon de quelques semaines quand, pour la première fois selon ses dires, il lui sourit. Tout émue, elle fait son signe de croix et à qui lui demande la raison de son geste, elle répond :

« Autant une mère éprouve de joie en voyant le premier sourire de son enfant, autant Dieu en éprouve chaque fois qu'il voit, du haut du Ciel, un pécheur le prier du fond du cœur¹¹⁵. »

Le pécheur qui lit les trois paraboles de Jésus peut en être touché et décider de se convertir pour différentes raisons ; ces paroles sont insidieuses, elles s'insinuent partout comme l'eau ; elles agissent sur l'esprit, sur le cœur, sur la fantaisie, sur la mémoire ; elles savent toucher les cordes les plus variées : le regret, la honte (les caroubes données aux cochons), la nostalgie (combien d'ouvriers dans la maison de mon père...) ; Dieu seul sait combien d'hommes se sont laissés toucher par ces paraboles ; nous les prêtres en connaissons plusieurs cas. Il est rare que ces paraboles soient proclamées aux gens dans une retraite, une mission, sans que quelque chose se produise en quelqu'un, un authentique dégel : voilà où réside leur force

toujours intacte et toujours jeune. Je disais que le lecteur peut être touché et décider de se convertir pour différentes raisons ; mais le plus beau motif de conversion suggéré par Jésus est le suivant : Je veux rendre mon Dieu heureux, il m'attend !

Jésus affirme, et saint Paul nous le rapporte : « *Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir*¹¹⁶ ». Nous savons que cela est vrai pour Dieu, et en fait, surtout pour Dieu. L'amour de Dieu a comme caractéristique d'être absolument gratuit, c'est pourquoi il y a « *plus de joie* » dans le ciel pour un pécheur qui se convertit car il permet à Dieu de pardonner, et que pardonner c'est donner deux fois ; cela permet à Dieu d'aimer à sa façon, qui est d'aimer « *le premier*¹¹⁷ », à chaque fois le premier, sans contrepartie.

Et le fils aîné ?

Nous pouvons désormais affronter le problème le plus épineux de ces paraboles. Je disais que ce n'est qu'en apparence qu'elles ne présentent aucun problème. En réalité, comme toute parole de Dieu, elles sont remplies d'anfractuosités mystérieuses et de profonds abîmes. Le problème est le suivant : Et les quatre-vingt-dix-neuf autres brebis ? Et le fils aîné de la parabole ? Sont-ils exclus de cette extraordinaire possibilité de rendre Dieu heureux ? Sont-ils discriminés et condamnés à être une sorte de main d'œuvre, devant Dieu et dans la vie spirituelle ?

Il ne s'agit pas là d'une objection rhétorique. Quand, il y a des années, j'expliquais l'Évangile le samedi soir dans le programme « À son image » de la chaîne italienne Rai Uno, j'ai dû un jour commenter la parabole qu'on appelle du « fils prodigue ». Un auditeur m'écrivit :

« Contrairement à l'interprétation traditionnelle, je crois que le fils prodigue est surtout un brigand et un hypocrite. Bon à rien, il gaspille en débauches ce qu'il avait réclamé à son père. Et un jour, alors qu'il a faim, il se dit :

“Combien de mercenaires de mon père ont du pain en surabondance. Je veux partir, aller vers mon père et lui dire que j’ai péché contre le Ciel et envers lui...” Il n’est donc pas motivé par la repentance, mais par la faim. Il est rentré en lui-même non par amour, mais par besoin. L’autre fils n’est pas sympathique, mais au moins, ce n’est pas un hypocrite et il ne se comporte pas de la même manière arrogante et insensée que son frère cadet. De plus, il a travaillé pendant des années et n’a jamais eu le courage de prendre une soirée de vacances ou de fête. Son attitude revêche est peut-être désagréable, mais entre les deux frères, franchement ma préférence va à l’honnêteté, peut-être restreinte, de ce dernier, plutôt qu’à l’arrogance stupide et ambiguë de celui qui est parti. »

Cette réaction suffit à nous faire comprendre que la parabole ne suit pas la logique humaine et qu’on ne peut la comprendre, à moins d’entrer dans la pensée de Dieu, qui est bien différente de la nôtre. Nous touchons avant tout une confusion périphérique. Qu’il y ait « plus de joie » dans le ciel pour un pécheur repentant ne signifie pas qu’une plus grande sainteté est reconnue au pécheur, de plus grands mérites, plus de gloire face aux justes ; tout cela n’y est pour rien, il s’agit plutôt d’une affaire qui regarde Dieu, pas le pécheur.

Mais voilà la réponse qui compte le plus. Pour les justes (les vrais justes, s’entend !) il y a quelque chose de mieux : prendre part à la joie de Dieu ! Que disent le berger à ses amis et la femme à ses amies ? « *Réjouissez-vous avec moi !* » Que dit le père au fils aîné ? « *Mangeons et festoyons* » (c’est-à-dire, toi et moi), parce que ton frère est revenu. « *Tout ce qui est à moi est à toi* » : donc mon angoisse et mon espérance auraient dû être aussi les tiennes, comme ma joie aujourd’hui. Il s’agit de ton frère !

Là se trouve le « second sommet » des trois paraboles que Jésus attendait, c’est-à-dire de pouvoir signifier aux Pharisiens et aux scribes que leur attitude envers les pécheurs ne constituait pas seulement une critique adressée à Dieu (Dieu ne prend pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

solide à la foi. Mais il ne s'agit pas d'une revanche qui humilierait ses adversaires, et Jésus n'apparaît pas au milieu d'eux pour leur montrer qu'ils se sont trompés et pour leur renvoyer au visage le tort encouru. Toute vengeance serait incompatible avec l'amour dont il a voulu témoigner aux hommes au cours de sa Passion.

Jésus se comporte humblement dans la gloire de la résurrection comme dans l'anéantissement du Calvaire. Voilà la nature du triomphe né de la souffrance : triomphe surnaturel en tant que triomphe d'un Dieu et, par conséquent, triomphe qui peut rester caché sur la terre, mais qui a pour horizon l'éternité.

Dans le mystère pascal du Christ se révèle un nouveau genre de victoire que saint Augustin résume en deux mots « *victor quia victima*¹³⁹ » « vainqueur parce que victime ». On a avec Jésus ce que Nietzsche définira comme « un renversement des valeurs », mais dans le sens contraire à celui qu'il entendait. Pour le philosophe, le renversement de toutes les valeurs opéré par l'Évangile est quelque chose de négatif ; c'est le ressentiment impuissant des faibles contre les forts, représentants de l'idéal païen – apollinien et dionysiaque – de l'homme magnanime, plein de santé, qui aspire à de grandes choses, né pour gagner, non pour perdre. La même expérience humaine – récemment encore – démontre lequel des deux idéaux est vraiment digne de l'homme et offre une solution aux conflits.

Il y a eu, avec Jésus, un total « renversement des valeurs », mais pour notre bien, non en notre défaveur. Avec lui l'idée de victoire, pour la première fois – mais de façon définitive – est séparée de l'idée de revanche ; il s'agit simplement de voir quand le monde en prendra acte et en tirera les conséquences.

Mais réfléchissons un peu : pourquoi le triomphe de la miséricorde doit-il nécessairement être ainsi, discret et humble ? La réponse est simple : parce qu'il s'agit du triomphe de l'amour

et qu'il n'y a pas d'amour sans humilité. Nous l'avons déjà vu dans le premier chapitre, lorsque nous avons parlé de l'amour viscéral de Dieu. Quand il est authentique et total, l'amour a horreur de la revanche. Il se laisse faire. L'humilité de l'amour fournit la clé de compréhension. Pas besoin d'être fort pour se mettre en avant ; par contre, il faut l'être bien davantage pour se mettre de côté, pour se cacher. Dieu est cette force infinie qui se cache et le mystère pascal de mort et de résurrection en est la révélation définitive.

Deux façons de représenter la résurrection du Christ

À la lumière de ce que nous venons de dire, il apparaît évident que la caractéristique du triomphe du Christ s'exprime mieux dans l'iconographie byzantine que dans l'art occidental de la Renaissance et après. Dans l'art occidental, la résurrection du Christ est une « montée » ; dans l'iconographie byzantine, c'est une « descente ». Dans la première on voit un Christ qui sort triomphant du sépulcre et monte au ciel, escorté par une armée d'anges, tandis que les gardes placés pour garder son tombeau gisent à terre, évanouis. Dans la seconde, Jésus ressuscité ne monte pas mais descend dans le noir des enfers pour y prendre avec lui dans sa lumière, Adam, Ève et tous les justes en attente de rédemption. C'est un triomphe caché aux yeux du monde, cohérent avec sa nature de triomphe de l'amour et de la miséricorde. Voilà comment un texte de la liturgie byzantine décrit le triomphe pascal du Christ :

« Une Pâque divine nous est aujourd'hui révélée...
Pâque nouvelle, sainte, Pâque mystérieuse...
Pâque qui nous ouvre les portes du Paradis,
Pâque qui sanctifie tous les fidèles...
C'est le jour de la résurrection !
Rayonnons de joie à cette fête, embrassons-nous.

Appelons frères même ceux qui nous haïssent
Pardonnons tout à cause de la Résurrection¹⁴⁰. »

La résurrection est une école de miséricorde, elle invite à la réconciliation et au pardon des ennemis. J'ai toujours pensé qu'un seul sujet aurait été digne du chant choral qui conclut la Neuvième symphonie de Beethoven, la résurrection du Christ. Elle seule aurait pu constituer un « texte » digne de ces notes sublimes. Et voilà que nous retrouvons dans cette hymne liturgique, écrite tant de siècles auparavant, presque les mêmes paroles que *L'Ode à la joie* de Schiller mise en musique par l'artiste :

« Soyez enlacés, millions. Ce baiser au monde entier ! Tous les humains deviennent frères, lorsque se déploie sur eux l'aile douce de la joie. »

La différence est que la joie chantée ici n'est que rêvée, elle n'existe pas, et si elle existe, elle n'est réservée qu'à une élite, à ceux qui ont eu la chance d'avoir une belle femme et connaissent le plaisir de boire un verre de vin en compagnie de ses amis, dit une strophe du même hymne. L'hymne pascale parle d'une joie réalisée et offerte à tout homme. La résurrection du Christ est véritablement le triomphe de la miséricorde de Dieu.

¹³⁷ Rm 4, 25.

¹³⁸ Cf. TACITE, *Annales*, XV, 44.

¹³⁹ SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, X, 43.

¹⁴⁰ Sychères de Pâques, texte cité par G. GHARIB dans *Le icone festive della Chiesa Ortodossa* (NdT : *Les icônes festives de l'Église Orthodoxe*), Ancora, Milan, 1985.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sait qu'après cette expérience, le pécheur devra lui-même ressentir le besoin d'une confession toujours plus complète de ses fautes. Dans toute la Bible, nous voyons la pédagogie de Dieu en actes, qui ne demande pas à l'homme tout et tout de suite en termes de morale, mais seulement ce que, sur l'instant, il est en mesure de comprendre. Paul parle de la « *divine patience*¹⁷⁰ » à ce sujet. L'essentiel est qu'il y ait un début de vraie repentance et la volonté de changer et de réparer le mal commis.

François d'Assise était d'autant plus miséricordieux avec ses frères qu'il était rigoureux et radical avec lui-même. Il écrit à un supérieur de son ordre cette recommandation qui s'applique à tout confesseur :

« Voici à quoi je reconnaîtrai que tu aimes le Seigneur, et que tu m'aimes, moi, son serviteur et le tien : si n'importe quel frère au monde, après avoir péché autant qu'il est possible de pécher, peut rencontrer ton regard, demander ton pardon, et te quitter pardonné. S'il ne demande pas pardon, demande-lui, toi, s'il veut être pardonné. Et même si après cela il péchait encore mille fois contre toi, aime-le plus encore que tu m'aimes, et cela pour l'amener au Seigneur. Aie toujours pitié de ces malheureux¹⁷¹. »

En 1983, au cours du Synode des évêques sur « Pénitence et réconciliation », saint Jean-Paul II voulut canoniser, en présence de tout le synode, le bienheureux Léopold Mandić¹⁷², l'humble capucin qui avait passé sa vie à confesser. On connaît l'affabilité, l'amour, l'encouragement avec lesquels saint Léopold accueillait et renvoyait chacun de ses pénitents. À qui lui reprochait d'être « trop bon » et que Dieu lui aurait demandé la raison de son excessive largesse avec les pénitents, il répondait : « Ce n'est pas nous qui sommes morts pour les âmes, c'est lui qui a répandu son sang divin. Nous devons donc traiter les âmes comme il nous l'a enseigné par son exemple. Si le Seigneur me reprochait ma trop grande générosité, je pourrais

lui dire : “Mon Seigneur, c’est vous qui m’avez donné le mauvais exemple¹⁷³ !” »

Il est tout aussi vrai qu’à côté de saint Léopold, si tendre en confession, il y a, dans le même ordre des capucins, un saint Pio de Pietrelcina dont on connaît les façons parfois bourruées d’accueillir et de renvoyer – dans certains cas sans même leur avoir donné l’absolution – ses pénitents ; mais pour l’imiter en cela, il nous faudrait être bien assurés d’avoir le même don que lui de s’attacher ainsi les âmes d’une façon encore plus étroite et de les faire revenir à son confessionnal tout de suite après, avec de nouvelles dispositions de cœur.

L’administration de la pénitence peut devenir pour un confesseur une occasion de conversion et de grâce, comme l’est pour un prédicateur l’annonce de la Parole de Dieu. Dans les péchés de ses pénitents il peut, sans difficultés, peut-être sous des formes diverses, reconnaître ses propres péchés. Aussi, tout en écoutant une confession, il ne peut que dire en lui-même : « Seigneur, moi aussi, moi aussi je l’ai fait, aie pitié de moi aussi. » Il y a tant de péchés qu’on oublie dans son propre examen de conscience qu’on découvre en écoutant les péchés des autres ! À un pénitent plus affligé, saint Léopold disait pour l’encourager : « Nous sommes ici deux pécheurs : que Dieu ait pitié de nous ! »

Je termine cette méditation avec un poème de Paul Claudel qui décrit la confession en se servant des mêmes images avec lesquelles l’Évangile décrit le retour du fils prodigue et la liturgie célèbre la résurrection du Christ :

« Mon Dieu je suis ressuscité
et je suis encore avec toi !
Je dormais et j’étais couché
ainsi qu’un mort dans la nuit.
Dieu dit : Que la lumière soit !

Et je me suis réveillé comme on pousse un cri !
J'ai surgi et je me suis réveillé...
Mon cœur est libre et ma bouche est nette,
mon cœur et mon esprit sont à jeun.
Je suis absous de tous mes péchés
que j'ai confessés un par un.
L'anneau nuptial est à mon doigt
et ma face est nettoyée.
Je suis comme un être innocent
dans la grâce que vous m'avez octroyée¹⁷⁴. »

¹⁵⁹ Mc 2, 1-12.

¹⁶⁰ J.-P. SARTRE, *Le Diable et le Bon Dieu*, X, 4, Livre de Poche, Paris, 1964.

¹⁶¹ Mt 16, 19.

¹⁶² Jn 20, 22-23.

¹⁶³ SAINT AMBROISE, *De sacr.* V, 3, 17 (CSEL 73) ; *De ben. Patr.* 9 ; 39 (CSEL 32, 2).

¹⁶⁴ TERTULLIEN, *De paenitentia*, 4, 2 ; 12, 9 (CCL I).

¹⁶⁵ ISAAC DE L'ÉTOILE, *Sermon*, 11 (*In dominica III post Epiphaniam*, I) : PL 194, 1729.

¹⁶⁶ Ps 51, 14.

¹⁶⁷ CH. BAUDELAIRE, *Les fleurs du mal*, LV (Causerie).

¹⁶⁸ Ga 6, 7.

¹⁶⁹ Rm 1, 18.

¹⁷⁰ Cf. Rm 3, 26.

¹⁷¹ SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, « Lettre à un ministre », dans *Œuvres de saint François d'Assise* (trad. A. Masseron), Albin Michel, Paris, 2006.

¹⁷² Frère Capucin mort en 1942, canonisé en 1983, réputé pour être un confesseur inlassable.

¹⁷³ Textes cités dans L. DA FARA, *Leopoldo Mandić. L'umanità, la santità* (NdT : Léopold Mandić. Son humanité, sa sainteté), Ed. San Leopoldo, Padoue, 1987.

¹⁷⁴ P. CLAUDEL, *Corona benignitatis anni Dei, Œuvre poétique*, Gallimard, Paris, 1976, p. 377.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

exactement ce que Dieu fait pour nous. Et lui le considère (autre trait de son infinie miséricorde !) comme si nous le lui avions fait à lui personnellement. « *C'est à moi que vous l'avez fait*²⁰⁰ ! »

Notre miséricorde envers le prochain – à la différence de celle de Dieu envers nous – n'est cependant pas un *don* que nous lui faisons, mais une *dette* que nous payons : « *N'ayez de dettes envers personne, sinon celle de l'amour mutuel*²⁰¹. » Pourquoi une dette ? Nous avons reçu une mesure infinie d'amour à partager avec nos frères. Pour autant que nous aimions un frère, nous ne pourrions jamais égaler la mesure reçue pour lui et qui lui revient. Dieu nous a manifesté une miséricorde infinie en nous donnant son Fils Jésus ; il nous demande de ne pas la garder pour nous, mais de la faire circuler. Il nous demande que l'eau qu'il nous a donnée devienne en nous « *source d'eau jaillissant en vie éternelle*²⁰². » Chacun des frères qui frappent à ta porte est donc un créancier qui exige son dû. Même si tu ne peux toujours lui donner ce qu'il te demande, veille à ne jamais le renvoyer sans ce qui lui est dû.

Nous remarquons ici que la motivation essentielle pour laquelle nous devons aimer notre prochain ne nous est pas extrinsèque, mais intrinsèque. Ce n'est pas parce que Dieu nous demande de l'aimer, ni parce qu'il est digne d'être aimé de Dieu qu'il est digne de notre amour. C'est parce que Dieu a mis en nous, il nous a confié, son amour même pour nos frères. Voilà au fond la vertu théologique de la charité en tant que vertu infuse : elle est participation à l'amour même de Dieu, un devenir « *participants de la divine nature*²⁰³ » qui est amour et donc une nouvelle capacité d'aimer comme Dieu aime.

La miséricorde,

lieu de rencontre entre les religions

Peut-être est-ce le point qui rapproche le plus le christianisme du bouddhisme. Dans le bouddhisme, la compassion pour tout être vivant est ce qui constitue « l'action juste » qui, à son tour, est une des huit étapes de la « voie précieuse » qui conduit à l'illumination. La motivation est différente dans ces deux univers religieux. Dans le christianisme, le fondement est que l'être humain est créé à l'image de Dieu, « *Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation*²⁰⁴ », qui aime « *en effet tout ce qui existe, et n'a de dégoût pour rien de ce qu'il a fait*²⁰⁵. » Dans le bouddhisme – qui ne connaît pas l'idée d'un Dieu personnel et créateur – le fondement est anthropologique et cosmique : l'homme doit être miséricordieux en raison de la solidarité et de la responsabilité qui le lient à tous les vivants.

Cette différence ne devrait pas nous empêcher d'agir ensemble sur le plan pratique, surtout aujourd'hui où la vie est si menacée par la violence, et où les relations humaines sont devenues si dures et si « impitoyables ». Nous pouvons, nous les chrétiens, apprendre beaucoup des livres du Dalai-Lama Tenzin Gyatso qui proposent « une éthique de paix et de compassion » pour le troisième millénaire. Chaque page transpire un grand sens de solidarité et presque de tendresse envers tous les vivants et suggère comment intégrer cette vision dans la politique, l'économie et dans toutes les autres domaines de la vie.

Si la miséricorde comme attitude et vertu humaine rapproche, d'une certaine façon, le christianisme du bouddhisme, la miséricorde comme attribut de Dieu le rapproche du judaïsme et de l'islam, c'est-à-dire des deux autres grandes religions monothéistes. Le pape François lui-même le souligne dans sa Bulle d'indiction de l'année jubilaire. Voici ce qu'il écrit :

« La valeur de la miséricorde dépasse les frontières de l'Église. Elle est le

lien avec le Judaïsme et l'Islam qui la considèrent comme un des attributs les plus significatifs de Dieu. Israël a d'abord reçu cette révélation qui demeure dans l'Histoire comme le point de départ d'une richesse incommensurable à offrir à toute l'humanité. [...] L'Islam, de son côté, attribue au Créateur les qualificatifs de Miséricordieux et Clément. On retrouve souvent ces invocations sur les lèvres des musulmans qui se sentent accompagnés et soutenus par la miséricorde dans leur faiblesse quotidienne. Eux aussi croient que nul ne peut limiter la miséricorde divine car ses portes sont toujours ouvertes²⁰⁶. »

L'huile qui descend de la barbe d'Aaron

« Nous sommes des hommes mortels, fragiles, infirmes, portant des vases d'argile, qui se gênent les uns les autres²⁰⁷ », disait saint Augustin. On ne peut vivre ensemble en harmonie, dans la famille ou tout autre type de communauté, sans pratiquer le pardon et la miséricorde réciproques. Nous devons réagir par le pardon et, jusque-là où c'est possible, par l'excuse, plutôt que par la condamnation. Quand il s'agit de nous, nous nous appliquons justement le dicton : « Qui s'excuse, Dieu l'accuse ; qui s'accuse, Dieu l'excuse » ; mais quand il s'agit des autres, il devient : « Qui excuse son frère, Dieu l'excuse ; qui accuse son frère, Dieu l'accuse ».

Le pardon est à une communauté ce que l'huile est à un moteur. Si on se met en route dans une voiture qui n'a pas une goutte d'huile dans son moteur, après quelques minutes, on voit le tout brûler. Comme l'huile, le pardon fait fondre les frictions. La miséricorde les uns envers les autres devrait être pour nous, créatures humaines, le sentiment le plus naturel. Pour ne pas avoir ne serait-ce qu'un minimum de compassion, il faudrait se couvrir les yeux et les oreilles aux cris de désolation qui nous rejoignent de toutes parts.

Je me suis servi de l'image de l'huile. Un des Psaumes chante la beauté et la joie de vivre ensemble en frères réconciliés, disant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

signifie qu'il n'y a nul besoin d'attendre passivement que le prochain surgisse sur notre route. Il nous revient d'être prêt à nous rendre compte qu'il existe, à le découvrir. Prochain, c'est ce que chacun d'entre nous est invité à devenir ! On dirait que le problème du docteur de la Loi est renversé : il soulève une question abstraite et académique, à laquelle on lui répond avec un problème concret et pratique. La question à se poser n'est pas : « Qui est mon prochain ? » mais : « De qui puis-je me faire le prochain, ici et maintenant ? »

De manière implicite, Jésus répond aussi à la question du comment se faire proche, en actes et pas seulement en mots. Jean dira : « *Petits enfants, n'aimons ni de mots ni de langue, mais en actes et en vérité*²³³. » Si le Samaritain s'était contenté de s'approcher et de dire au malheureux qui gisait dans son sang : « Mon pauvre, comme je suis désolé ! Comment est-ce arrivé ? Courage ! » ou tout autre discours du même genre, et qu'il se soit éloigné, tout cela n'aurait-il pas été ironique et insultant ?

Voilà l'enseignement traité dans cette parabole. Mais ce n'est pas le seul. Ce qu'elle dit à propos du rapport entre loi et miséricorde n'est pas moindre. Ce qui est dramatique est que ce prêtre et ce lévite devaient, selon la Loi, agir comme ils l'ont fait. L'homme sur la route semblait mort et la Loi mosaïque interdisait aux prêtres de toucher un cadavre, sous peine de devenir impur et de ne pouvoir exercer son ministère²³⁴. Ce qu'ils n'ont pas compris, c'est que, si la loi est juste et nécessaire, parce que toute société a besoin de règles, il y a des cas où l'on doit dépasser la Loi²³⁵. Jamais comme dans ce cas, « *summum jus, summa injuria* », l'application excessive du droit conduit à l'injustice ; la vraie justice dans ce cas n'était pas d'observer la Loi, mais de l'enfreindre. Voilà ce que Jésus cherchait à faire comprendre à ses opposants avec ses guérisons

le jour du shabbat : la loi du repos shabbatique est sacro-sainte, mais elle est « *pour l'homme*²³⁶ » et on doit donc l'enfreindre lorsque la vie d'un homme est en jeu.

Un Samaritain !

Ce n'est pas la première fois que Jésus cite en exemple l'attitude d'un Samaritain, c'est-à-dire de quelqu'un que les Juifs considéraient comme hérétique et étranger. Mais dans ce cas, la particularité revêt un sens important pour nous. Nous en déduisons que la miséricorde n'est pas l'apanage exclusif des chrétiens et que parfois la façon de faire de ceux du dehors est un exemple pour nous ; elle nous aide à placer les besoins des gens avant nos règles cléricales.

Par ce choix du Samaritain en bon héros de l'histoire, Jésus nous dit qu'il n'y a pas besoin de partager la même foi et les mêmes convictions religieuses pour exercer la miséricorde. Elle a un fondement et une justification qui vient avant la foi, que la foi élève, n'ignore pas, et c'est donc le sentiment de solidarité humaine. Ceci nous permet de reconnaître avec joie, et d'admirer la miséricorde exercée en dehors de l'Église, sous d'autres noms, par des institutions laïques comme la Croix Rouge, Emergency²³⁷, Médecins Sans Frontières et bien d'autres semblables. Dans Matthieu 25, Jésus ne semble pas faire d'exceptions entre ceux qui ont exercé des œuvres de miséricorde en son nom et ceux qui ont simplement donné à manger à ceux qui avaient faim, et soigné les malades. Il dit de tous : « *C'est à moi que vous l'avez fait*²³⁸ ! »

La parabole du Bon Samaritain a de nos jours un domaine d'application tout nouveau et proche de l'histoire à la lettre. Il s'agit des brigands modernes, qui laissent des gens quasi morts sur la route, bien connus comme « pirates de la route »,

conducteurs qui, par leur façon irresponsable ou agressive de conduire encombrant les routes chaque jour d'accidents souvent mortels. Le prêtre et le lévite sont ceux qui, dans ce genre de situations, omettent de porter secours pour ne pas avoir d'ennuis, ne pas se salir les mains ou ne pas perdre de temps. Les bons Samaritains, en plus de ceux qui s'arrêtent pour prêter secours aux victimes des accidents, sont tous ceux qui travaillent à rendre nos routes plus sûres, ceux qui contrôlent la circulation et assurent les secours routiers, et tous les membres de la gendarmerie. Nous leur devons un merci, même si parfois nous en faisons les frais nous aussi à cause d'une amende bien méritée.

Une planète prise au piège des brigands

L'encyclique du pape François sur l'environnement *Laudato Si*, me suggère une dernière application de la parabole du Samaritain. Ce n'était certainement pas dans les intentions de Jésus lorsqu'il l'a racontée, mais c'est dans la nature même de ses paroles d'être « ouvertes », pouvant accueillir une nouvelle signification et avoir de nouvelles applications avec les changements d'époque et de situations. Voici ce qu'écrit le pape François :

« La violence qu'il y a dans le cœur humain blessé par le péché se manifeste aussi à travers les symptômes de maladie que nous observons dans le sol, dans l'eau, dans l'air et dans les êtres vivants. C'est pourquoi, parmi les pauvres les plus abandonnés et maltraités, se trouve notre terre opprimée et dévastée, qui "*gémît en travail d'enfantement*" (Rm 8, 22)²³⁹. »

Déjà François d'Assise, dont l'Encyclique s'inspire, avait donné un visage humain à toute la création, faisant de toute créature un frère ou une sœur : frère soleil, sœur lune, mère terre... C'est vrai, la terre ressemble aujourd'hui à ce pauvre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

première heure.

Achevons notre réflexion en récitant cette prière du pape François pour l'année jubilaire de la Miséricorde :

Seigneur Jésus-Christ,
toi qui nous as appris à être miséricordieux comme le Père céleste,

et nous as dit que te voir, c'est Le voir,
montre-nous ton visage, et nous serons sauvés.

Ton regard rempli d'amour a libéré Zachée
et Matthieu de l'esclavage de l'argent,
la femme adultère et Madeleine de la quête
du bonheur à travers les seules créatures ;
tu as fait pleurer Pierre après son reniement,
et promis le paradis au larron repent.

Fais que chacun de nous écoute cette parole dite
à la Samaritaine comme s'adressant à nous :

Si tu savais le don de Dieu !

Tu es le visage visible du Père invisible,
du Dieu qui manifesta sa toute-puissance
par le pardon et la miséricorde :

fais que l'Église soit, dans le monde,
ton visage visible, toi son Seigneur
ressuscité dans la gloire.

Tu as voulu que tes serviteurs
soient eux aussi habillés de faiblesse
pour ressentir une vraie compassion à l'égard
de ceux qui sont dans l'ignorance et l'erreur :
fais que quiconque s'adresse à l'un d'eux
se sente attendu, aimé, et pardonné par Dieu.

Envoie ton Esprit
et consacre-nous tous de son onction
pour que le Jubilé de la Miséricorde
soit une année de grâce du Seigneur,
et qu'avec un enthousiasme renouvelé,
ton Église annonce aux pauvres la bonne nouvelle,
aux prisonniers et aux opprimés la liberté,
et aux aveugles qu'ils retrouveront la vue.
Nous te le demandons par Marie,
Mère de la Miséricorde,
à toi qui vis et règnes avec le Père
et le Saint-Esprit, pour les siècles des siècles. Amen.

²⁶⁶ F. DOSTOÏEVSKI, *L'Idiot*, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche », Paris, 1972, p. 559.

²⁶⁷ « Lettre à Sofia Ivanova », dans *op. cit.*

²⁶⁸ Jc 2, 13.

²⁶⁹ ARCHIMANDRITE SOPHRONY, *Silouane du Mont Athos*, éditions Présence, Sisteron, 1974.

²⁷⁰ *Ibid.*

²⁷¹ Ep 2, 16.

²⁷² Ep 4, 26-27.

²⁷³ Col 3, 13.

²⁷⁴ Ga 6, 2.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

- 1. Au commencement était l'amour (pas la miséricorde !)**
- 2. « Il s'est souvenu de sa miséricorde »**
La miséricorde de Dieu se fait chair
- 3. Il est allé manger chez un pécheur !**
Jésus et Zachée
- 4. Moi non plus je ne te condamne pas**
Jésus et la femme adultère
- 5. « C'est la miséricorde que je veux, non le sacrifice »**
La conversion de Matthieu
- 6. « Une femme s'approcha portant un parfum de grand prix »**
Jésus et la pécheresse
- 7. La miséricorde avec les « irréguliers »**
Jésus et la Samaritaine
- 8. Croire en la miséricorde de Dieu**
Pierre et Judas, deux histoires presque parallèles
- 9. Il y a plus de joie dans le Ciel pour un pécheur qui se repent**
Les paraboles de la miséricorde
- 10. « Pour nous, il s'est fait péché »**
La Passion du Christ, preuve suprême de la miséricorde de Dieu
- 11. « Il est ressuscité pour notre justification »**
La résurrection du Christ, triomphe de la miséricorde de Dieu
- 12. « La justice de Dieu s'est révélée ! »**
La justice de Dieu est sa miséricorde
- 13. « Tes péchés te sont remis »**
Le sacrement de la miséricorde
- 14. « Vous puiserez dans l'allégresse aux sources du salut »**
La miséricorde de Dieu dans la liturgie
- 15. « Bienheureux les miséricordieux car ils obtiendront miséricorde »**
Du don au devoir

16. « Revêtez des entrailles de miséricorde »

Bienveillance et bienfaisance

17. La miséricorde de ceux du dehors

La parabole du Bon Samaritain

18. « Le Père vous donnera un autre consolateur »

L'Esprit Saint et la miséricorde divine

Conclusion

La miséricorde sauvera le monde